Hennet de Goutel, Geneviève
Le miracle des fuseaux

PQ
2615
E433
M5
1920

GENEVIÈVE HENNET DE GOUTEL

LE MIRACLE DES FUSEAUX

LÉGENDE XVe SIÈCLE EN DEUX ACTES

Neuvième mille

PARIS
LIBRAIRIE HATON
59, BOULEVARD RASPAIL, 59

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Miracle des Fuseaux, partition piano et chant, par G. HENNET DE GOUTEL, et J. BILLET, prix..... 4 fr. »
Libretto seul..... 3 fr. »

Au pays des Cigales, pastorale en un acte, pour fillettes, honoré de l'approbation du poète provençal Frédéric MISTRAL. Musique de M. Jacques Tinel.
Livret et partition illustrée, prix..... 6 fr. »

Malbrough s'en va t'en Guerre, vieille chanson mimée, pour tout petits, avec explications détaillées des costumes et des gestes. Livret et partition illustrée, prix.... 4 fr. »

La Nuit de Cristal, conte de Noël, en trois actes, pour jeunes filles et fillettes, musique et chœurs, de M. Jacques TINEL.
Livret seul, prix..... 4 fr. »
Partition seule, prix..... 6 fr. »

Le Mystère des Saints-Dormants, légende en un acte. Livret, prix..... 3 fr. »
Partition, musique de scène et chœurs J. TINEL..... 6 fr. »

La Dame de Céans, épisode moyen-âgeux, en un acte, pour jeunes filles, par Mlle Jeanne BALZE, musique de G. HENNET DE GOUTEL.
Livret seul, prix..... 3 fr. »
Partition seule prix..... 3 fr. »

ŒUVRE POSTHUME

Pour avoir l'Etoile, chanson mimée à jouer pour la fête des Rois par les tout petits, avec explications pour les tout petits et leurs mamans (costumes et gestes).
Livret et partition illustrée, prix..... 4 fr. »

GENEVIÈVE HENNET DE GOUTEL

LE MIRACLE DES FUSEAUX

LÉGENDE XVe SIÈCLE EN DEUX ACTES

Neuvième mille

PARIS
LIBRAIRIE HATON
59, BOULEVARD RASPAIL, 59

LIBRARY
1974
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2615
E433M5
1920

A MA CHÈRE AMIE VALENTINE REYRE

En souvenir de nos travaux, de nos plaisirs toujours partagés, et d'une affection aussi vieille que nous deux, j'offre LE MIRACLE DES FUSEAUX.

Qu'elle me permette de le dédier également à mes chères « Grandes » du Patronage, qui l'ont joué avec tant d'intelligence et de bonne volonté.

Puissent-elles ne point oublier, en creusant leur sillon dans la vie, que Travail, Prière et Charité assurent toujours le succès de la moisson.

Geneviève HENNET de GOUTEL.

GENEVIÈVE HENNET DE GOUTEL
1885-1917

Il a paru utile en rééditant *Le Miracle des Fuseaux* de répondre au désir de ceux qui ont aimé cette délicieuse légende et souhaité connaître son auteur. Les jeunes filles qui interpréteront ce « Miracle » apprendront volontiers combien Geneviève Hennet de Goutel avait le droit de rappeler que « Travail, Prière et Charité, assurent toujours le succès de la moisson » (1), car Prière, Charité et Travail furent précisément ses raisons de vivre.

Toute enfant, Geneviève fut attirée vers le pauvre et s'imposa pour lui des privations. Elle donnait le chocolat de son goûter plus volontiers que de l'argent. Un jour n'ayant rien à offrir elle courut à un petit mendiant et le serrant contre elle, l'embrassa. Très jeune elle pénétra dans des intérieurs misérables, aida au soin des malades, s'efforça d'obtenir des améliorations matérielles et morales. Très jeune aussi elle pense et écrit : *Le pauvre est un ami,* car elle sait discerner les leçons de courage et même d'héroïque vertu que donnent tant de créatures souffrantes et résignées à celles, privilégiées, qui les secourent. Geneviève allait au delà des apparences et s'efforçait de connaître vraiment et de comprendre ceux qui l'entouraient. Les connaissant et les comprenant, elle les aimait.

Elle aimait aussi tout ce qui élève la vie. Petite fille de deux artistes — Raymond Balze et Alphonse Hennet de Goutel — qui s'étaient liés d'amitié à l'atelier d'Ingres, Geneviève avait commencé à dessiner de bonne heure. Le milieu cultivé dans lequel elle vivait l'aidait à développer des dons très rares. Aquarelliste et musicienne, elle sut voir et fixer la beauté des paysages de Savoie avec l'ardeur de vie qu'elle mettait à interpréter Beethoven ou Franck. Elle eut ainsi d'admirables jouissances qu'elle savait faire partager. Le dimanche, elle réunissait de jeunes employées et ouvrières et leur jouait les œuvres de ses maîtres favoris. Chacune de ces jeunes filles réclamait de Geneviève ce qui

(1) Dédicace du *Miracle des Fuseaux.*

lui convenait le mieux, chacune lui donnait toute son affection et toute sa confiance parce qu'elle se sentait sincèrement et profondément aimée. Ainsi se réalisait dans sa plénitude, le commandement du Christ : « Aimez-vous les uns les autres. »

C'est dans sa vie chrétienne que Geneviève puisait la lumière, la force et par-dessus tout l'amour. Elle ne cessa jamais de travailler à fortifier sa foi, elle eut un constant souci de s'instruire et de s'élever, d'instruire et d'élever son prochain. Tous les actes de sa vie étaient inspirés par l'amour chrétien. Lorsqu'elle fit jouer — et avec un beau succès — *Le Miracle des Fuseaux*, c'était pour permettre à une centaine d'enfants d'aller respirer l'air de la montagne. Lorsqu'elle commença, en 1913, ses études d'infirmière, c'était pour mieux soigner les malades pauvres et se rendre utile en temps de guerre le cas échéant.

Ainsi, en 1914, lorsque la France fut surprise par la brutale agression de l'Allemagne, Geneviève se trouva prête à servir. Elle organisa un hôpital à Saint-Denis, travailla ensuite à Laval, à Nevers. Elle soignait blessés et malades avec un dévouement que de longues années d'active charité avaient instruit et fortifié. Ses blessés parlaient d'elle avec dévotion. Un groupe d'entre eux a écrit qu'elle était leur « admirable sœur de combat » et tous gardaient d'elle un « très grand souvenir ».

Après un an de service à Nevers, une tâche plus difficile s'offrit à Geneviève qui tout de suite l'accepta. En octobre 1916, elle partit pour la Roumanie avec une mission médicale française. A Bucarest, elle aida à l'installation d'un hôpital modèle qu'elle eut le chagrin d'abandonner par ordre au moment de l'invasion allemande. En décembre, Geneviève s'offre pour servir dans un hôpital de contagieux, perdu en pleine forêt aux environs de Jassy. La Roumanie est envahie, on manque de tout et le typhus exanthématique se propage avec une effrayante rapidité. Geneviève se livrait aux besognes les plus répugnantes et les plus dangereuses avec une sérénité parfaite, vivant alors pleinement ce qu'elle écrivait en 1916 :

« Tout ce qui nous vient, vient pour nous faire monter : action, patience, épreuves. Ce sont des marches choisies par Dieu lui-même. Je me dis cela sans cesse. Je n'ai plus d'autre rêve que la vie éternelle, je l'attends tous les jours, et je sais que tous les jours elle se rapproche. La vie, la connaissance et, par elle, l'amour... plus d'entraves pour nous séparer de la beauté unique... La vie est bien courte (1). »

(1) *Geneviève Hennet de Goutel*, par Marthe Amalbert, p. 235, Beauchesne, éditeur.

Le 2 février 1917, Geneviève fut atteinte du typhus exanthématique. Elle était usée par la fatigue et les privations — on souffrait à Jassy du froid et de la faim — cependant elle résista quelques semaines et on eut un moment l'espoir de la sauver. Mais la maladie reprit cruellement douloureuse. Le 4 mars, Geneviève mourut après avoir jeté un cri d'appel vers sa mère et dit aussitôt : *Fiat volontas tua.* Ainsi, sur la terre roumaine finissait la vie terrestre de cette jeune française qui ayant aimé son pays d'un grand amour, avait écrit : « J'envie tous ceux qui ont donné leur vie pour une chose belle. Ceux qui l'ont donnée et à qui elle n'a pas été simplement retirée... Si Dieu permettait que nous donnions (1). »

MARTHE AMALBERT.

(1) *Geneviève H. de Goutel*, par M. Amalbert, p. 236.

LE MIRACLE DES FUSEAUX

La scène se passe à Bruges, au xve siècle, dans la demeure d'une pauvre dentellière.

Cave un peu délabrée : au premier plan, à gauche, statue de la Vierge (style primitif flamand) accrochée à la boiserie du mur. Au-dessous de la Vierge, un vieux rosier desséché posé sur un petit escabeau bruni. A côté, une huche à pain, un dressoir soutenant quelques plats de faïence et d'étain.

A droite, premier plan, haute cheminée, crémaillère soutenant une bouilloire de cuivre ; une chandelle est accrochée au manteau de la cheminée ; elle éclaire médiocrement la pièce.

Au fond, à droite, petite porte d'entrée gothique ; le battant est percé dans sa partie supérieure d'une étroite ouverture, grillée, se fermant à volonté. Au fond à gauche, on aperçoit un lit encastré dans une alcôve, à demi caché par ses rideaux de serge.

Près de la cheminée, un vieux fauteuil, un rouet, quenouille bien chargée de lin ; au premier plan, tout à fait à gauche, carreau à dentelle recouvert d'une draperie.

Au milieu, au fond, bercelonnette d'enfant.

Près du métier, un escabeau ; à côté du métier, une petite chaise ; tabouret de pied.

Le tout est dans une tonalité flamande et antique. Au lever du rideau, la scène est dans une demi-obscurité et vide encore.

PERSONNAGES

TRUDE. Jeune dentellière. Costume de veuve, gris souris, aumônière noire. Coiffe flamande entourant le visage.

GUDULE. Grand'mère de Trude, aveugle. Costume de vieille Flamande, couleur foncée. Coiffe blanche de forme surannée.

HILDA. Notre Damoiselle. Costume de châtelaine du xve siècle. Robe brillante. Hennin couvert de joalllerie, supportant un long voile de dentelle ou de gaze, riche aumônière, manteau de cour bordé d'hermine.

ORTRADE. Suivante de Hilda. Costume sérieux, mais cossu. Hennin moins élégant, manteau court bordé de fourrure.

L'ERRANTE. Grande mante brune la recouvrant entièrement et capuchon de béguine.

LE MENEUR DE JEU Costume de hérault communal. Justaucorps descendant jusqu'à mi-jambes, haut de chausses de couleur, souliers poulaines. Chaperon mi-recouvert d'une écharpe rouge pendant d'un côté et s'enroulant autour du cou. Grosse bourse à la ceinture, longue trompette cuivrée

LE PETIT KLAUS Enfant de Trude, trois ans ; petite tunique cendrée.

PAGE. Accompagnant Hilda, personnage à volonté.

ANGES. (Au nombre de 5 à 8, plus à volonté.) Longue robe blanche, pli formant scapulaire devant, galon d'or au cou en carré. Cheveux flottants retenus par un mince bandeau blanc. Grandes ailes gothiques en légère mousseline.

LE MIRACLE DES FUSEAUX

Avant le lever du rideau.

LE MENEUR DE JEU,
muni d'un grand parchemin qu'il déploie :

Très hautes et bonnes gens qui êtes venus céans de bien loin, daignez ouïr ce beau miracle !

Sachez que vous n'êtes plus en la salle du Luxembourg, nenny en la cité de Paris (1), mais bien en l'antique ville de Bruges, un soir d'hyver où tombait la neige, l'an du Christ quatorze cent septante et trois.

Verrez humble logis, où pauvre dentellière ouvrait dans l'obscurité dentelle merveilleuse, à l'usage de haute et puissante princesse ; ouïrez combien Dame Vanité et Dame Légèreté peuvent causer de grands ravages !

(*Le meneur s'en va, puis revenant sur ses pas :*)

En tirerez vous-mêmes, je crois, utiles et salutaires conséquences.

RIDEAU

(1) Le récit du Meneur de Jeu est tel qu'il a été dit lors de la première représentation, le 23 février 1908, à la salle du Luxembourg (Cercle des Etudiants). Cette petite phrase doit être changée suivant les circonstances.

PREMIER ACTE

LE MIRACLE DES FUSEAUX

PREMIER ACTE

SCÈNE PREMIÈRE

HILDA, ORTRADE

(*A deux reprises on entend frapper à la porte*)

HILDA (*au dehors, impérieusement*)

Par ma foi, puisque personne ne daigne répondre entrons céans. (*Elles entrent toutes deux. Hilda examine tout autour d'elle d'un air étonné.*) Comme c'est laid ici ! Que tout est donc noir ! Est-ce que tu ne te serais pas trompée de porte, ma vieille Ortrade ?

ORTRADE

Non, Damoiselle, c'est bien ici que demeure Trude la dentellière ; autrefois, j'y accompagnais votre noble mère. (*Un silence.*) Vous allez voir enfin tout à votre aise le merveilleux ouvrage commencé pour vous depuis si longtemps.

HILDA (*vivement*)

C'est facile à dire, ma mie ! Je le verrai peut-être avec les yeux de la foi, mais guère autrement. Je ne pourrais distinguer un rouet d'un escabeau dans cette méchante obscurité ! (*Un regard circulaire.*) Mais où donc est cachée la dame et maîtresse de ce beau logis ?

ORTRADE

Toutes deux vont revenir sans doute ; il est même singulier que la vieille Gudule ne soit pas là... Pauvre chère femme, elle ne quitte guère son fauteuil, et sa petite-fille Trude ne bouge mie de son ouvrage.

HILDA

Oh ! la déplaisante chose ! (*Elle frappe du pied.*) Je déteste attendre ! Que pourrais-je bien faire jusqu'à leur retour ? Une idée, je vais chercher moi-même cette dentelle ; elle ne peut être bien cachée, rien ici ne porte verrou.

Allons, cherche un peu aussi, remue-toi, Ortrade, ma mie. (*Elle fouille partout en dérangeant plusieurs meubles.*)

ORTRADE (*scandalisée*)

Prenez garde, Damoiselle, vous n'êtes pas dans votre château de Valderke ; je sais bien que là-bas vous pouvez faire endêver tout le monde, mais les

pauvres dentellières vont être désolées si vous charpagnez ainsi toutes leurs affaires.

HILDA (*haussant les épaules*)

Qu'importe ! (*Légèrement.*) Qu'elles aillent donc se plaindre à mon père, si elles osent, ces filles de manants. Je paie bien assez cher cette dentelle pour la voir quand je veux ; (*A Ortrade*) où je veux, (*Au public, moqueuse*) et comme je veux. (*Elle bouleverse tout en faisant du bruit.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, GUDULE (*appuyée sur son bâton*)

GUDULE (*entrant à tâtons*)

Est-ce toi, Trude, qui est déjà rentrée ? J'ai été sentir un peu le soleil pendant que tu n'étais pas là, mon enfant, mais il fait déjà froid et me voici.

Le mire t'a-t-il donné quelque nouveau remède pour notre petit Klaus ?

ORTRADE (*s'avançant*)

C'est moi ; c'est Dame Ortrade, ma bonne Gudule ; j'ai amené ici notre jeune Damoiselle de Valkerke ; elle apprit ce matin que vous travaillez à une dentelle pour sa robe de noces depuis fort longtemps et ne m'a pas laissé de trêve que je ne l'aie conduite ici.

Que voulez-vous ? C'est jeune ; à son âge, on aime les ajustements.

GUDULE (*confondue d'étonnement et de ravissement*)

Oh ! ma belle Damoiselle ! Quel grand honneur et liesse vous nous faites ; combien Trude va être heureuse !... C'est que nous parlons souvent de vous, Damoiselle, alors qu'elle fait aller ses fuseaux... Et elle ne les quitte guère, pauvre enfant !.. (*Se ravisant.*) Excusez-moi, Damoiselle, je suis de ces vieilles gens qui suivent leurs idées, et je ne songe même pas à vous offrir un escabeau. C'est que j'ai perdu l'habitude des belles visites depuis que votre mère n'est plus là.

Dame Ortrade ! Voulez-vous avancer le grand fauteuil pour la demoiselle ; vous savez que je n'y vois plus clair.

(*Ortrade offre à Hilda le fauteuil près de la cheminée ; elle-même prend la chaise près du berceau ; Gudule cherche à tâtons le petit escabeau de la dentellière.*)

HILDA

C'est vrai ! vous êtes aveugle ?

GUDULE

Hélas, oui ! (*Elle s'assied.*) Voilà tantôt huit années. Mais c'est la première fois que je le regrette si fort ; j'aurais tant aimé voir la fille de notre

pauvre chère dame ; elle doit être si jolie à présent ! (*Un silence.*) Je me rappelle vous avoir vue dormant poings fermés, toute menue et rose en votre berceau ; on eût dit l'Enfant-Jésus qu'à la Noël les dames béguines revêtent d'une chemise fine et blanche. (*Elle joint les mains.*) Sainte Vierge ! Que doit-ce être maintenant ?

HILDA

Alors, vous avez connu ma mère ? Moi, je ne me la rappelle plus du tout.

GUDULE

Si je l'ai connue !... Mais elle venait me voir quand elle était encore toute jeunette. Si jolie elle était, arrivant dans ce vieux logis, c'était quasi un rayon de soleil ; tout était éclairé ici. (*Elle joint les mains, perdue dans ses souvenirs.*) Ah !... je me souviens... Elle voulait toujours que je lui apprenne à faire ma dentelle, chère mignonne ! Elle s'asseyait sur cet escabeau que vous voyez là, dans ce coin ; je lui mettais ma grosse Bible, pour qu'elle fût assez haute ; et elle s'appliquait, elle s'appliquait;... mais, (*Sentencieusement*) « patience n'est pas vertu d'enfant » ; elle riait et brouillait tous mes fuseaux, voulant faire l'ouvrage plus vite. Il fallait passer des heures à tout remettre en place. C'est égal, (*Tristement*) c'était bien le bon temps, jadis, puisque je pouvais encore travailler et qu'elle était heureuse.

HILDA

Racontez-moi donc l'histoire de ma dentelle ; Dame Ortrade dit que vous la savez mieux que personne. Après vous me la montrerez.

GUDULE

Oh ! c'est bien simple, voilà tantôt vingt années passées, je crois bien, quand notre pauvre comtesse était une jeune et jolie jouvencelle comme vous ; elle vint trouver sa vieille Gudule, comme elle m'appelait et me dit : « Regarde donc ce vieux dessin qui date au moins de l'empereur Charlemagne. » — « Ne pourrais-tu pas ressusciter cette dentelle, elle ornerait la robe de ma fille au jour de son baptême. » — Alors, elle déploya un rouleau de parchemin ; je le vois encore, c'était le plus merveilleux dessin qui ait jamais existé, mémoire de dentellière de Bruges ! Mais quel travail ! doux Jésus, il fallait bien vingt ans pour en venir à bout ! — « Ma chère Dame, que je lui dis, ce ne sera pas la robe de baptême, mais bel et bien la robe de noces de l'enfant que voilà, s'il plaît à Dieu de me conserver ; et, tout de suite, je me suis mise à l'œuvre. »(*Gudule parle lentement.*) De temps à autre, notre Dame venait voir comment cela marchait. Ne te presse pas tant. Gudule, me disait-elle.

HILDA (*à part, impatientée*)

Elle pourrait bien se presser un peu !

GUDULE (*suivant son idée*)

Tu travailles trop, ma mie ; ménage un peu tes yeux ; ne crois-tu donc pas que je vivrai assez longtemps pour voir la dentelle sur la robe de ma chère petite Hilda.

HILDA (*à part, les yeux au plafond*)

Quelle langue !

GUDULE (*continuant*)

Hélas, la pauvre ! Le bon Dieu l'a prise en son beau Paradis, (*Tristement*) et plus jamais n'est venue voir sa vieille Gudule. (*Se reprenant.*) Mais j'ai continué pour vous, chère mignonne, et puis aussi parce que c'était notre gagne-pain. J'ai appris le point merveilleux à Trude, ma petite-fille.

HILDA (*désespérée se lève : Ortrade la fait asseoir*)

Elle ne finira donc jamais !

GUDULE

Fidèle à ma promesse, j'ai travaillé jusqu'à ce que la grande nuit soit faite, et que je ne puisse plus distinguer mes fuseaux...

(*Tristement.*) Je suis maintenant une pauvre vieille femme inutile, une bouche de plus à nourrir pour ma brave enfant !

HILDA (*se levant brusquement*)

C'est incroyable ! Comment ne vous êtes-vous pas fait aider ; mon père aurait bien pu vous payer des aides : mais peut-être vouliez-vous garder le gain pour vous seule ? (*Elle se promène de long en large.*)

GUDULE (*un peu blessée*)

Hé non ! Damoiselle, avec tout l'or des Flandres, la dentelle ne pouvait changer de main. Il n'y a que Trude qui ait pu continuer, car (*baissant la main*) elle était haute comme cela lorsqu'elle a commencé à apprendre le point que j'étais seule à connaître.

Quand elle a pris les fuseaux, il était impossible de distinguer à quel endroit c'était ; moi-même j'aurais pu m'y tromper ! C'est la dernière chose que j'ai vue, mais je l'ai bien vue, je vous assure !

HILDA (*à droite de Gudule*)

Pourquoi ne travaille-t-elle pas, puisqu'elle seule peut en faire ? Savez-vous que j'ai grand'hâte d'avoir cette dentelle ! J'épouse dans un mois le landgrave de Hainault ; (*Au public*) et je veux que jamais fille du roi ne soit plus richement parée que Hilda de Valderke entrant dans la cathédrale de Bruges, voilée de la merveilleuse dentelle.

GUDULE (*se levant*)

Mais, Damoiselle...

HILDA

Si Trude passe son temps à la ville, l'ouvrage ne doit pas avancer vite ! Je veux qu'elle y travaille sans relâche ; soyez tranquille, Gudule, je la récompenserai bien.

GUDULE

Oh ! Damoiselle, pouvez-vous dire ? C'est la première fois qu'elle quitte son carreau depuis longtemps. Klaus, son petit garçon, est bien malade, et il s'affaiblit de plus en plus. Elle est si inquiète, la pauvre petite, que, depuis des semaines, elle ne dort pas plus qu'au moment où son homme se mourait.

Alors, je lui ai dit d'aller avec le petit trouver notre vieux mire, qui est si savant ; mais, hélas, ce ne sera pas sa science qui le tirera de péril, je crois... Il lui faudrait de l'air et du soleil à cet enfant ; et, douce Vierge, c'est malheureusement impossible. (*Elle retombe assise.*)

HILDA (*vivement*)

Quelle idée ? Pourquoi cela ?

GUDULE

C'est à cause de la dentelle que nous sommes ici. Quand elle sera terminée, nous irons à Ostkamp, chez mon frère ; Trude aussi en a grand besoin.

HILDA

Vous aurez bien raison de quitter ce trou de taupes, si noir et si vilain. Mais, est-ce de ma faute, dites-moi, si vous y êtes restée jusqu'à ce jour ? Je ne soupçonnais même pas votre existence ; jamais, (*Elle désigne Ortrade*) cette vieille Ortrade ne m'en avait soufflé mot.

(*Naïvement.*) Vous pouvez bien aller gîter là où vous voulez, campagne ou ville, ce m'est tout à fait égal... Mais... (*Elle avance le doigt*) que ma dentelle soit prête à temps.

GUDULE (*à part, tristement*)

Oui, je sais bien qu'il y a des chrétiens à qui cela ne fait rien qu'on meure à la peine.

(*Haut.*) Damoiselle, la dentelle, pour être belle, doit être travaillée dans l'humidité et l'obscurité par rapport à la couleur du fil qui jamais ne doit voir le soleil.

HILDA (*à Ortrade, à part*)

Je crois que cette bonne vieille radote un peu ; qu'en penses-tu, ma mie ?

ORTRADE

Damoiselle... !

HILDA (*l'interrompant en riant*)

Allons, assez. Voyons Gudule, montrez-moi votre triomphant chef-d'œuvre ; je suis venue pour l'admirer, vous savez, et le temps passe bien vite.

SCÈNE II

HILDA, ORTRADE, GUDULE, TRUDE
et le petit KLAUS

TRUDE (*portant Klaus*)

Me voilà, grand'mère. Je vois que vous avez des visites. Alors, le temps ne vous a pas duré quand je n'étais pas là ?

GUDULE

C'est notre demoiselle Hilda qui est venue voir la dentelle. Montre-la lui, mon enfant.

TRUDE

Oh ! pas possible !!! (*Gracieusement.*) Damoiselle que je suis donc heureuse de vous voir ; je n'aurais

jamais osé l'espérer. Nous sommes pauvres, c'est bien misérable pour vous, ici, et c'est loin de Bruges, Valkerke...

KLAUS (*gémissant et se serrant contre Trude*)

Oh ! maman ! j'ai mal, maman !

TRUDE

Allons, mon petit, ne pleure pas ; viens dormir. (*Elle va le coucher dans son berceau.*)

Savez-vous, grand'mère, ce qu'à dit le mire ? — « Si l'enfant toujours ici demeure, jamais plus ne vous sourira. » — (*D'une voix tremblante.*) O mon pauvre petit !

Excusez, Damoiselle, je ne pense qu'à lui. Tenez, je vais vous montrer ce que nous avons déjà fait grand'mère et moi ; voyez-vous, c'est bientôt fini. (*Elle déroule l'ouvrage.*) Je suis habituée à travailler dans l'ombre, tout le monde n'en ferait pas autant.

ORTRADE (*en extase*)

C'est vraiment superbe, superbe à éblouir tous les saints du Paradis ; envoyez-moi tous ceux qui diront le contraire, foi d'Ortrade, vous verrez comme ils seront reçus... Je crois bien que malgré ce qu'on lui disait, notre Damoiselle ne s'attendait à rien de pareil.

HILDA (*stupéfaite*)

C'est admirable ! La merveilleuse dentelle ! Comme c'est fin ! (*A Trude.*) Les araignées du grand donjon qui sont si habiles n'en feraient jamais autant.

TRUDE

Ce n'est pas tout ; voyez encore, Damoiselle, il y a d'autres dessins. (*Klaus gémit, elle va le bercer doucement.*)

HILDA

Que c'est beau ! que c'est beau ! Oh ! ce grand oiseau qui s'envole ! et ces arbres, comme le feuillage en est délicat !

ORTRADE (*importante*)

C'est tout une histoire de chasse, au temps de votre aïeul, le comte de Flandre ; lorsque le cerf qu'il poursuivait l'a conduit, à ce qu'on dit, dans une grotte où demeurait une princesse plus belle que le jour.

GUDULE

Il ne manque plus que la moitié du feuillage d'un arbre.

HILDA

C'est ravissant. J'aime beaucoup la robe de la princesse ; tous les jours y sont merveilleusement travaillés.

(*Gracieusement.*) Comme je serai jolie, moi aussi parée de la dentelle ! Je possède une étoffe précieuse, venant de la Chine, toute brillante et souple; la chasse au cerf lui fera une garniture splendide.

(*S'avançant et avec fierté.*) La robe de la reine de France est en brocart d'or ; mais combien plus belle sera Hilda de Valkerke, lorsqu'elle entrera, ainsi parée, dans la cathédrale de Bruges ; que d'envieuses elle fera, et combien d'hommages seront déposés à ses pieds.

(*A Trude, délibérément.*) Je veux que ceci soit terminé avant le mois prochain ; il faudra encore quelques jours pour l'ajuster sur mon vêtement ; vous comprenez que maintenant, je tiens d'autant plus à la porter que je la connais, cette précieuse dentelle.

TRUDE (*sursautant*)

Mais Damoiselle ! c'est impossible ! deux mains environ restent encore à faire.

GUDULE (*renchérissant*)

On ne peut couper le dessin ! Savez-vous qu'en travaillant depuis l'aube jusqu'au couvre-feu on ne fait guère qu'un demi-pouce d'une très mince lar-

geur ; il faut trois mois au moins pour l'achever. D'ailleurs, comme il était convenu avec notre comtesse, Trude aurait bien encore huit bons mois pour travailler. Vous ne deviez avoir la dentelle que le jour de vos vingt et un ans, Damoiselle !

HILDA

C'est bien possible, mais il est également assuré qu'il me la faut dans ce délai. Je ne puis reculer mon mariage, ma mie.

TRUDE

Hélas ! Je suis si fatiguée... Mon petit Klaus est bien malade, il a besoin de beaucoup de soins ; et je puis à peine m'occuper de lui. Ayez pitié de nous deux, et aussi de grand'mère qui se tourmente si fort ; je vous en prie, chère Damoiselle, ne prenez pas le peu de temps qui appartient à mon fils,

GUDULE

Damoiselle ! vous avez tant d'autres belles choses ; le nécessaire, c'est quand on n'a rien pour se couvrir. Dans vos coffres, il y a déjà de quoi éblouir toute une contrée ! (*Suppliante.*) Savez-vous que c'est la vie de ces deux-là que vous demandez, et celle de la pauvre vieille aussi, car, sans eux, elle ne restera pas longtemps sur la terre. Ayez pitié, vous qui êtes déjà si heureuse ; vous mettrez la dentelle un peu plus tard et le bon Dieu vous bénira.

HILDA (*indécise*)

Je voudrais pourtant bien l'avoir, cette dentelle ! (*A Trude.*) Travaillez un peu plus longtemps chaque jour, Trude, et je vous donnerai mille écus de France si la dentelle est terminée au moment voulu.

TRUDE

Oh ! ce serait la fortune, (*elle joint les mains*) la santé de Klaus ! si je pouvais ; mais il faudrait travailler toute la nuit, le seul moment où je lui appartiens.

ORTRADE

Allons ! on peut tout ce qu'on veut ; ne contrariez pas cet enfant ; que vous importe de travailler quelques heures de plus ?

GUDULE (*sombre*)

Ça fait qu'on y perd le sommeil, la santé, la joie, Damoiselle, et quelquefois aussi... ses yeux.

TRUDE (*courageusement*)

Oh ! cela ne me fait pas peur. Je vous donnerais bien encore mes yeux en sus des quinze années de ma vie qui sont là. Mais Klaus est malade ; je ne peux vous donner la vie de mon enfant.

ORTRADE

Ce sont de beaux mots tout cela ; envoyez-le à l'hospice Saint-Jean, ce petit, si vous ne pouvez le soigner ; et que tout soit dit.

HILDA (*après un silence*)

La nuit tombe.

Il me faut aller essayer quelques nouveaux ajustements ; (*Silence*) je suis si occupée...

(*Elle part ; ayant fait quelques pas se retourne.*) Dans son intérêt et celui de son fils, Trude finira cette dentelle et me l'apportera le vingt-cinq de cette lune. (*Elle se retourne encore une fois.*) C'est entendu, n'est-ce pas ?

TRUDE (*l'accompagne esquissant une timide révérence*)

Je ferai ce que je pourrai, Damoiselle... (*Se retournant les yeux au ciel*) avec l'aide de Dieu !

RIDEAU

LE MENEUR DE JEU

Dévotes et bonnes gens.

Avez ouï avec moult attention et bénévolence le premier cycle de cette histoire.

Daignez prêter l'oreille quelques instants encore verrez alors comment Travail, Prière et Charité percent du ciel la voûte bleue, et font descendre, emmi les frimas et les larmes, paix et lumière, joie et réconfort.

DEUXIÈME ACTE

DEUXIÈME ACTE

(*La Toile se lève*)

SCÈNE PREMIÈRE

Le décor est le même qu'à l'acte précédent. Gudule file. Trude travaille. Klaus est couché dans son berceau. Neuf coups sonnent à l'horloge de la cathédrale.

TRUDE

Comme il se fait tard ! Que pas un instant ne se perde. Courez, courez mes fuseaux, tant que brûlera la chandelle.

Grand'mère, voulez-vous bercer Klaus ? Pendant son sommeil, au moins, il ne souffrira pas.

Le mire a dit qu'il lui fallait du grand air, du soleil, de la verdure à la campagne, et je ne puis !

Moi qui me réjouissais tant à l'idée que peut-être je la verrais un jour, notre Damoiselle... sans oser l'espérer, je l'attendais, comme on attend un rayon de soleil après une journée très grise. Elle est venue et depuis je suis comme glacée. Il me semble que rien ne sourira jamais plus.

GUDULE (*berçant Klaus*)

La Damoiselle n'est pas méchante.

TRUDE

Elle agit comme si elle l'était.

GUDULE (*continuant*)

Elle est aveugle, plus aveugle que moi, plus pauvre que toi, peut-être, car elle ignore tout de la vie.

TRUDE (*secouant la tête*)

C'est sa faute.

GUDULE

Que veux-tu demander à une enfant ; une enfant sans mère, dont tous les caprices sont des ordres pour ceux qui l'entourent ; il faut la plaindre et l'excuser.

TRUDE

Elle ne m'a pas donné le temps de l'excuser ; « Travailler sans relâche » ; ce sont ses propres paroles. (*Elle repousse son métier.*) Travailler, travailler, à quoi bon ! La dentelle finie, les écus bien comptés, Klaus sera-t-il encore là ?

GUDULE

Allons, Trude, ne te décourage pas ; Dieu peut encore nous venir en aide.

TRUDE (*amèrement*)

Dieu ne vient en aide qu'aux riches... et nous sommes pauvres, pauvres... Vous êtes aveugle à force de travail, grand'mère ; ce même travail va m'emporter ; je le sens, je suis épuisée découragée. C'est trop !

Mon enfant va mourir dans l'ombre, et tout près, le soleil fait vivre tant d'autres petits comme lui.

Qu'a-t-il fait, qu'avons-nous fait mon Dieu, pour mériter pareille misère. (*Long silence.*)

GUDULE (*qui est revenue à sa place, l'enfant endormi*)

Trude, mon enfant, veux-tu aller chercher notre Bible, j'aimerais te l'entendre lire ce soir.

(*Trude va chercher le livre.*)

Viens près de moi, (*Trude obéit*) encore plus près, petite, comme lorsque tu apprenais tes lettres, autrefois.

(*Trude pose le livre sur les genoux de Gudule et s'agenouille elle-même.*)

Laisse-moi l'ouvrir ; sans les paroles bénies qu'elle renferme, je sais bien qu'il nous serait impossible de continuer à vivre. Lis maintenant où tu voudras.

TRUDE (*d'une voix recueillie*)

« Bienheureux les pauvres, car le royaume du ciel est à eux. »

« Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre. »

« Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

(*Emue.*) Grand'mère, je connais ces paroles ; bien souvent je les ai lues, mais il me semble les comprendre pour la première fois ; n'est-ce pas écrit pour nous ?

GUDULE (*comme en un rêve*)

Bienheureux, bienheureux, trois fois bienheureux ; le crois-tu mon enfant ?

TRUDE (*simplement*)

Oui, je le crois.

GUDULE

Continue à lire.

TRUDE

« Quiconque demande, reçoit ; quiconque cherche, trouve : et l'on ouvrira à celui qui heurte. »

GUDULE

Le feras-tu ?

TRUDE (*avec extase*)

Il me semble qu'une vie nouvelle monte, monte en moi ; un rayon de lumière est descendu de bien haut. Je vais travailler maintenant, sans perdre courage... jusqu'au bout. (*Elle se lève.*)

GUDULE (*la retenant.*)

Une dernière fois, ouvre le livre.

TRUDE (*lisant*)

« Aime ton prochain comme toi-même pour l'amour de moi. » (*Courageusement.*)

J'essaierai d'oublier, grand'mère, j'essaierai de pardonner, peut-être ; mais c'est bien difficile, et je n'ai que ma bonne volonté. (*Elle reste une minute appuyée sur Gudule; puis tressaille, le couvre-feu sonne. — Carillon. — Une voix dans le lointain chante :*) « Bonnes gens, vos feux couvrez et priez pour les trépassés. »

GUDULE

Le couvre-feu ! (*Trude se relève.*) Il faut clore le soupirail, Trude, si tu veux t'acharner à l'ouvrage. Prends bien garde au veilleur de nuit.

TRUDE

J'y vais, grand'mère. (*Elle va à la porte.*)

(*Le veilleur chante pour la seconde fois ; il se rapproche.*)

Maintenant dormez il faut vous reposer. (*Elle l'embrasse, puis va border Klaus.*) Soyez tranquille je veille. (*Le veilleur s'éloigne en chantant.*)

GUDULE (*bourrue*)

Oui, c'est bon, on y songera.

(*A part.*) Il faudrait encore un peu de fil. Je ne peux pas laisser cette enfant veiller seule.

(*Elle file, puis bercée par la chanson de Trude, elle s'endort tout doucement.*)

CHANSON DE TOILE

TRUDE (*chante*)

Courez, courez petits fuseaux,
Alertes, gais et agiles :
Entremêlez dans vos anneaux
Vos fils menus et fragiles.
Tandis que vous courez joyeux
Se déroule la dentelle
Qui doit orner les blonds cheveux
De la belle Damoiselle.

Dansez, dansez petits fuseaux,
Vos jolis tournois de fête,
Car notre nef aux grands arceaux
Pour l'hymen déjà s'apprête.
Et belle à ravir tous les yeux,
Très fière de sa dentelle,
Va passer dans un flot soyeux
Notre noble Damoiselle.

(*Un léger bruit de fuseau qui tombe fait retourner Trude ; elle voit la grand'mère dormant, et d'une voix attendrie :*)

Pauvre grand'mère, c'était certain.

(*Elle reprend la chanson.*)

Chantez, chantez petits fuseaux,
Vos chansons les plus ailées,
Comme dans les ombreux rameaux,
Les fauvettes envolées.
Car bientôt, sonnants et nombreux,
En échange de ma dentelle,
Vont rouler, dorés et joyeux,
Les écus de la Damoiselle.

(*Un gémissement de Klaus l'interrompt, brusquement elle se lève.*)

Pourquoi pleures-tu, mon petit ? (*Avec inquiétude.*) Comme il est rouge, lui qui tout à l'heure était si pâle, si pâle. Mon chéri, que regardes-tu ? — N'aie pas peur, c'est ta maman qui est près de toi. Ses yeux sont grands ouverts et il ne m'entend pas. — Klaus, que veux-tu que je te donne. As-tu soif, mon agneau ? — Non. (*D'une voix étranglée.*) Alors quoi ? (*Sur un ton de complainte elle le berce.*) Dors, dors tranquille, et sur son vaisseau de brouillard le Hollandais volant t'apportera un bel oiseau des îles, brillant comme le soleil.

Dors, je t'en supplie ! que regardes-tu donc ainsi mon enfant ?

(*De plus en plus inquiète.*)

Ce sont peut-être les anges qui t'appellent ; oh ! ne leur réponds pas ; détourne les yeux. (*Elle se penche sur lui.*) Klaus que deviendrai-je si tu me quittes ? Ne sais-tu pas que le cimetière est noir et triste ; tu y auras si froid, et je ne pourrais pas réchauffer mon enfant. Lorsque le vent sifflera, le soir, et que les loups hurleront ; qui donc te bercera ? (*Elle regarde au loin, rêveuse.*) Ton père m'a déjà quittée ; jamais n'est revenu de son grand voyage et m'a laissée pauvre et seulette. La mort est plus forte que l'amour, car je lui avais donné tout mon cœur. (*Elle serre le bébé contre elle.*) Mais toi, mon Klaus, tu ne partiras pas.

Tu es ma lumière et ma joie ; combien le monde serait noir... (*Eclatant en sanglots.*) Non, non c'est impossible. (*Tristement.*) Il ne m'entend plus... Sa main est brûlante et ses yeux regardent au loin d'une façon étrange.

(*Tombant à genoux aux pieds de la statue.*)

Oh ! très douce vierge Marie, ne me le prenez pas. Ayez pitié, vous qui avez connu le sourire et les caresses d'un enfant, rendez la santé au mien : veillez sur lui ; et pour que mon travail s'achève à temps (*énergique*), faites plutôt un miracle.

(*Suppliante.*) Oh ! Mère qui avez vu votre Fils mourir, ayez pitié, ayez pitié ! Que mon enfant ne parte pas ; au nom du vôtre ayez pitié !!!

(*Un silence. On frappe à la porte. Trude sursaute et prête l'oreille. Un second coup. Elle se lève inquiète.*

Qui est là ?

UNE VOIX

Ouvrez, de grâce.

TRUDE (*à part*)

Ouvrir à cette heure, c'est imprudent, peut-être ; (*Haut*) qui êtes-vous ?

LA VOIX

Pour l'amour de Dieu, ne me repoussez pas.

TRUDE

Il neige bien fort... C'est une douce voix de femme. (*Elle ouvre.*) Entrez.

SCÈNE II

GUDULE endormie, TRUDE, KLAUS, L'ERRANTE

L'ERRANTE (*marchant lentement et d'une voix harmonieuse.*)

Que Dieu bénisse cette maison et vous protège ; vous seule avez ouvert votre porte à celle qui partout a frappé en vain.

TRUDE (*naïvement*)

Peut-il y avoir en cette ville chrétien ou même juif, assez inhumain pour laisser dehors créature vivante par semblable froidure !

L'ERRANTE (*lassée*)

J'erre depuis longtemps dans les rues de Bruges. A toutes les maisons j'ai frappé : la ville laborieuse est endormie. Seule une demeure était en liesse, mais les joyeux accords des instruments de fête ont étouffé mon appel.

TRUDE (*empressée*)

Votre mante est toute mouillée et l'âtre est éteint, malheureusement ; j'y ai mis ce soir ma dernière bûche. Mais approchez tout de même, Dame (*Un doigt devant la bouche*), sans réveiller grand'mère qui dort.

Le foyer est encore chaud, vous y sécherez vos pauvres pieds. (*Elle la fait asseoir.*)

Et puis, vous avez faim, sans doute ? Tenez, voici une miche de pain, un peu de lard. C'est tout ce qui nous reste ici, ce soir.

L'ERRANTE (*refusant*)

Merci. Que tout ce que vous faites pour moi vous soit rendu.

TRUDE (*tristement*)

Hélas !... reposez tranquille ; moi je vais reprendre mon travail.

L'ERRANTE (*étonnée*)

Si tard ! Mais le couvre-feu est sonné depuis longtemps.

TRUDE

Il est vrai. Mais je dois travailler.
C'est pour gagner le pain de ces deux-là.

(*Elle désigne l'aveugle endormie et le berceau.*)

Grand'mère est aveugle et mon enfant est malade. Voyez, il souffre et gémit dans son berceau et (*avec désespoir*) je ne puis rien pour le guérir.

L'ERRANTE (*avec émotion*)

Pauvre mère !

TRUDE

Le mire m'a bien dit que le grand air lui rendrai peut-être la santé, ses jolies couleurs et sa gaité Mais l'ouvrage me retient ici où le soleil jamais ne pénètre, et le jour à peine.

Dès que cette dentelle sera achevée, je l'emporterai loin d'ici, mon cher petit.

... (*Soupirant.*) En attendant, il faut travailler, et veiller le soir, bien tard.

L'ERRANTE

Pauvre enfant ! Je suis mère aussi, comme vous j'ai souffert, et comme vous j'ai pleuré. Continuez votre ouvrage, je vais m'occuper du petit. (*Elle s'assied près du berceau.*)

Autrefois, j'ai veillé un vieillard et bercé un enfant. Il y a longtemps de cela, en un lointain pays... puis j'ai vu souffrir à mon fils des tourments affreux.

TRUDE (*tremblante de pitié à son tour*)

Pauvre mère !

L'ERRANTE

Abandonné de tous, il a expiré devant moi, impuissante à le sauver.

TRUDE (*qui la regarde avec étonnement*)

Mais, qui êtes-vous donc ?

L'ERRANTE (*continuant*)

A l'instant où ses yeux pour la dernière fois ont rencontré les miens, je sentis en mon cœur que

jamais je ne resterais insensible à la prière d'une mère pleurant son fils... (*Doucement.*) Mais, voyez donc, voici l'enfantelet endormi.

TRUDE (*se levant bien vite*)

Que la Vierge Marie soit bénie, je l'avais tant priée pour lui.

Maintenant, je vais travailler le cœur plus léger et réparer le temps perdu.

(*L'Errante continue à bercer l'enfant. Trude fait aller ses fuseaux et poursuit la chanson de toile.*)

Riez, riez petits fuseaux,
Votre douce tâche est faite,
Et le grain s'entasse en monceaux
Sous mon toit, du sol au faîte.
J'aurai du bois pour les frileux
En échange de la dentelle
Qui doit orner le front joyeux
De la riche Damoiselle.

(*Beaucoup plus lentement.*)

Dormez, dormez petits fuseaux
Car, sous l'Aile de son Ange,
Mon enfant dort en son berceau
Comme en son nid la mésange.
Il ignore, l'insoucieux,
Ce que m'a coûté la dentelle
Qui doit orner les blonds cheveux
De la belle Damoiselle.

(*Elle ralentit de plus en plus et s'endort doucement tandis que l'errante étend la main.*)

L'ERRANTE

Dors, toi aussi pauvre enfant ; tu ne m'auras pas invoquée en vain.

J'ai frappé à ta porte et tu m'as ouvert. J'avais froid et tu m'as réchauffée ; tu as offert ton dernier morceau de pain à la pauvre errante. (*Haut.*) Tu vas être payée au centuple, car j'aime et protège ceux qui, comme toi, travaillent, espèrent et prient.

(*L'Errante se découvre et apparaît en vierge gothique, exactement pareille à la statue devant laquelle Trude a prié. Longue robe blanche, manteau bleu pâle, les cheveux dénoués, une étoile d'or au front. On entend les accords d'une musique invisible : un grand rayon de lumière est entré dans la chambre.*)

LA VIERGE (*chante ou récite sur un accompagnement musical*)

O toi que la nature entière,
A genoux, adore et révère,
Mon fils, mon Dieu !
A la prière de ta mère,
Fais que la paix et la lumière
Soient en ce lieu.

(*Des voix lointaines lui répondent.*)
(*Désignant Gudule et Klaus lentement.*)

Rends à l'aveugle la clarté,
Au doux enfant rends la santé,
Entends ma voix ;

Chasse loin d'ici les alarmes,
O toi qui vis couler mes larmes
Près de ta croix.

(*Le chœur se rapproche, mais on ne peut encore distinguer les paroles.*)

(*La porte s'ouvre, les anges entrent en procession, tout doucement.*)

Et vous, ô célestes phalanges
Des chérubins et des archanges,
Entrez sans bruit.
Accourez plus nombreux encore,

(*Ils viennent en grand nombre.*)

Et changez la nuit en aurore
Dans ce réduit. (*Tout s'illumine.*)

(*Les anges en chœur étendant la main vers Trude.*)

LES ANGES

Dors, dors... nous accomplissons l'œuvre divine
Que la Vierge nous commanda.

(*A ces derniers mots, ils s'inclinent avec respect devant la Sainte Vierge.*)

LA VIERGE

(*au Premier Ange qui s'incline profondément, les mains croisées sur son cœur*)

Sur les frimas ferme la porte,

(*L'Ange exécute l'ordre.*)

(*Au deuxième Ange, de même.*)

Et ranime la cendre morte
Dans le foyer.

(*Au troisième.*)

Remplis la huche abandonnée,

(*Au Quatrième.*)

Et fleuris la branche fanée
Sur le rosier.

LES ANGES (*Mêmes gestes que précédemment*)

Dors, dors... nous accomplissons l'œuvre divine
Que la Vierge nous commanda.

(*Au Cinquième Ange.*)

Berce l'enfant pour qu'il repose
Frais et pur ainsi qu'une rose
Dans son berceau.

(*Au Sixième.*)

Et toi d'une main très agile
Entoure ce lacet fragile
Sur le fuseau.

LES ANGES (*mêmes gestes*)

Dors, dors... nous accomplissons l'œuvre divine
Que la Vierge nous commanda.

LA VIERGE (*au Septième ange qui s'avance, suivi d'un autre*)

Viens, Séraphin, prends la dentelle.
Achève la tâche rebelle
D'un cœur pieux.
Afin d'apprendre à l'ouvrière
Que jamais en vain la prière
Ne monte aux cieux.

(*Le Séraphin s'agenouille près de Trude endormie, la dentelle s'achève sous ses doigts ; à mesure qu'elle se déroule, un Ange l'étend en guirlande sur le devant de la scène.*)

LES ANGES (*mêmes gestes*)

Dors, dors... nous accomplissons l'œuvre divine
Que la Vierge nous commanda.

(*L'Ange qui filait, sa tâche achevée, étend les mains sur les yeux de Gudule.*)

(*La musique continue, se fait de plus en plus lumineuse ; alors la Vierge se penche sur le berceau et dit à Klaus :*

LA VIERGE

Eveille-toi.

(*Sans manifester aucun étonnement, le bébé se lève, passe son petit bras autour du cou de la Vierge et l'embrasse ; puis voyant sa mère endormie il l'appelle à plusieurs reprises.*)

KLAUS

Maman !... Maman !... Maman !...

(*Trude s'éveille doucement : toute éblouie, elle regarde le rosier fleuri, le feu pétillant, la dentelle achevée, puis les Anges ; Klaus encore une fois appelle* Maman ? *Trude voit enfin la Vierge souriante qui lui tend son enfant, pendant que les Anges dans une attitude de prière chantent l'Ave Maria. Gudule réveillée, guérie, tombe à genoux.*)

LES ANGES

Ave Maria, gratia plena,
Dominus tecum,
Benedicta tu
In mulieribus (*bis*).
Fructus ventris
Tui Jesu.

RIDEAU

TABLEAU FINAL

(*La toile se lève sur :*

La Vierge dans une attitude de prière dominant le groupe.

Les Anges en cercle tournés vers elle.

Hilda et Ortrade debout de profil aux deux extrémités de la scène.

Trude et Klaus, à genoux, les mains jointes à droite, faisant face à Gudule placée à gauche dans la même position, tout au premier plan ; comme les donateurs dans un tableau flamand.)

(*Tous en chœur répétant l'*Ave Maria.)

LE MENEUR DE JEU

Bonnes et charitables gens, qui avez si fort daigné nous applaudir, sachez que nous ne voulons aucune louange, car sommes très humbles et pauvres interprètes de seules choses méritant éloge et récompense. Sachez bonnes gens : Travail et Foi, Espérance et Charité.

Avons représenté ces vertus par personnages ; c'est pour elles que la très douce Vierge Marie est descendue sur terre, emmi les Anges du Paradis, pour elles aussi que sa grâce octroya un si doux salaire.

Hélas ! ne sommes plus au siècle du roi Loys où les Anges cheminaient benoîtement entre ciel et terre... (*Finement.*) Maintes fois, Notre-Dame serait venue, près Saint-Germain-des-Prés (1), dans pauvre petit patronage qui a tant besoin de secours... et moult le mérite si bien.

Et alors bonnes gens, n'auriez point à délier les cordons de votre bourse (*Il prend son gros sac vide*) pour remplir la nôtre.

(1) Changez à volonté.

Comme Trude la dentellière, avons foi et espérance en votre grande générosité.

Comme la très sainte et très doulce Vierge, ayez charité, ne trompez point notre attente (1), et croyez bien que pour un sol, Elle vous rendra cent écus !...

(1) Après *notre attente*, le Meneur de Jeu fait mine de s'en aller. Il revient précipitamment sur ses pas pour ajouter :

« *Et croyez bien que pour un sol, Elle vous rendra cent écus.* »

FIN DU MIRACLE DES FUSEAUX

IMPRIMERIE ALENÇONNAISE
11, RUE DES MARCHERIES
ALENÇON (ORNE)

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2615 E433M5 1920

Hennet de Goutel, Geneviève
Le miracle des fuseaux